



HAL
open science

La "Cecilia" quels enseignements pour les anarchistes du XXle siècle?quels enseignements pour les anarchistes du XXle siècle?viv

Isabelle Felici

► To cite this version:

Isabelle Felici. La "Cecilia" quels enseignements pour les anarchistes du XXle siècle?quels enseignements pour les anarchistes du XXle siècle?viv. Gaetano Manfredonia. Vivre l'anarchie : expériences communautaires et réalisations alternatives anti-autoritaires (XIXe et XXe siècles), Atelier de création libertaire, pp.48-62, 2010. hal-03068690

HAL Id: hal-03068690

<https://hal.science/hal-03068690>

Submitted on 21 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vivre l'anarchie

Expériences communautaires et réalisations alternatives antiautoritaires

(XIX^e et XX^e siècles)

Actes du colloque de Ligoure mai 2009

Atelier de création libertaire

2010

La Cecilia : quels enseignements pour le XXI^e siècle ?

L'expérience de vie communautaire qui s'est déroulée au Brésil de 1890 à 1894 sous l'impulsion de Giovanni Rossi est l'un des cas d'anarchisme réalisateur parmi les plus connus et les plus étudiés¹. Cette notoriété qu'a acquise la Cecilia est sans doute due en grande partie à son intemporalité : quelle que soit l'époque que l'on traverse, on trouve aisément dans l'expérience de la Cecilia, une manière de projeter ses propres rêves ou d'y confronter son propre vécu. Malgré son caractère intemporel, cette expérience est également très ancrée dans son siècle et présente des aspects résolument modernes, qui pourraient encore inspirer notre XXI^e siècle.

Entre obsession et universalisme

Un des paradoxes de la Cecilia est que sa création a reposé entièrement sur le rêve d'un seul homme, qui a remué ciel et terre, a beaucoup

1. Une abondante bibliographie figure dans notre thèse de doctorat, consultable en ligne, *les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil (1890-1920)*, 1994, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, <http://raforum.info/spip.php?article661>. Nous renvoyons également à l'ouvrage publié à partir de la première partie de cette thèse de doctorat : *la Cecilia Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni Rossi*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2000.

sacrifié, a déployé toutes ses énergies pour que son projet de communauté voie le jour, un projet qui en même temps a interpellé et attiré un grand nombre d'hommes et de femmes, avant, pendant et après l'expérience elle-même. En effet, pour Rossi, l'image est obsessionnelle et le saisit dès son inscription à la section de Pise de l'Association internationale des travailleurs (en 1873), où il propose un projet de vie communautaire en Polynésie. L'obsession ne le lâche plus et, après ses études d'agronomie et de science vétérinaire, il publie cinq éditions successives de son roman utopique *Un comune socialista*, dans lequel il met en scène tous les personnages idéalisés de la future communauté, il abreuve de ses textes les journaux anarchistes et socialistes et même la grande presse populaire, crée des comités de soutien, lance des souscriptions, publie son propre périodique, *Lo Sperimentale*, et surtout met en place ses premières tentatives de communautés dans le nord de l'Italie, qui sont des succès du point de vue agricole, mais ne le satisfont pas du point de vue politique.

Son existence connaît un véritable basculement en février 1890 lorsque, avec quelques pionniers, il part fonder une colonie anarchiste au Brésil, d'où il revient au bout de quelques mois à peine en tournée de propagande. Avec le même acharnement, il s'applique à trouver d'autres membres pour la colonie anarchiste : il rédige un premier compte rendu pour la revue de géographie d'Arcangelo Ghisleri, *la geografia per tutti*¹, véritable plaidoyer pour l'émigration vers le sud du Brésil, entretient des correspondances avec des journaux anarchistes et se lance dans une grande tournée de propagande couronnée de succès puisque la colonie s'enrichit de nombreux membres. Même après qu'il quitte la colonie (en mai 1893 alors que la Cecilia se dissout en avril 1894), son intérêt pour l'anarchisme expérimental ne faiblit pas : il rédige un second compte rendu, en deux parties, *Cecilia, comunità anarchica sperimentale. Un episodio d'amore nella colonia Cecilia*², et, au fil du temps, plusieurs textes utopiques³ dans lesquels il remanie sans cesse le projet qui l'occupe depuis sa jeunesse.

1. Giovanni Rossi, « Al Paraná. Appunti di viaggio e di colonizzazione » (ou « Note di viaggio e di colonizzazione »), *la Geografia per tutti, Rivista quindicinale per la diffusione delle cognizioni geografiche (geografia fisica, storica, coloniale, commerciale, militare, cartografia, insegnamento)*, Bergamo, mai-novembre 1891. Rossi ajoute également ce texte en guise de troisième chapitre de son roman de jeunesse, *Un comune socialista*, qu'il publie pour la cinquième fois en 1891.

2. Livourne, Biblioteca del *Sempre Avanti*, n° 7, Tip. S. Belforte, 1893.

3. *Il Paraná nel XX secolo*. Le manuscrit de ce texte, inédit du vivant de Rossi, est conservé à

Parallèlement aux efforts qu'a déployés Rossi, la Cecilia a suscité, et suscite encore, l'intérêt de commentateurs, d'historiens, d'artistes... un intérêt qui se manifeste par cycles aisément identifiables chronologiquement. Le premier cycle est contemporain de la Cecilia et commence avec les polémiques qu'a provoquées l'initiative de Rossi, mal acceptée par les anarchistes et notamment par Errico Malatesta, qui la critique durement depuis son exil londonien¹. Mais c'est surtout le second compte rendu de l'expérience, établi par Rossi, qui suscite le plus grand intérêt : il est commenté, traduit, publié et republié en Europe et aux Amériques² depuis sa première parution et jusqu'à aujourd'hui³. C'est aussi dans les années quatre-vingt-dix du XIX^e siècle que paraît le travail bibliographique le plus complet sur la Cecilia, celui d'Alfred Sanftleben dit Slovak, qui publie, en traduction allemande en 1897, tous les textes de Rossi, inédits ou non, ayant trait à la Cecilia et au communautarisme, ainsi que de nombreux articles de presse, des lettres, etc.⁴

La deuxième vague se situe autour des années trente et quarante, au Brésil⁵. Le pays est alors en pleine dictature militaire et l'on se tourne avec nostalgie vers le passé pré-républicain, où domine la figure bienveillante de l'empereur Pedro II qui avait abdiqué en 1889. C'est à ce

l'Institut international d'Histoire sociale d'Amsterdam et a été reproduit par Rosellina Gosi dans *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia Cecilia*, Milan, Moizzi, 1977. Voir aussi un texte plus tardif de Rossi : « A fianco del comunismo anarchico. Innocenti divagazioni sull'avvenire », *Università Popolare*, Milan, février-mars 1917.

1. Errico Malatesta, « La colonia Rossi », Londres, 7 mars 1891, *la Rivendicazione*, Forlì, 18 mars 1891.

2. Des extraits, parfois le texte complet, sont publiés à plusieurs reprises, en différentes langues : *Sempre Avanti !*, Livourne, 1893 ; *la Revue libertaire*, Paris, 1894 ; Félix Dubois, *le Péril anarchiste*, Paris, Flammarion, 1894 ; *la Question Sociale*, Buenos Aires, 1894, qui publie aussi en 1896 la deuxième partie de la brochure en traduction espagnole ; *la Birichina*, São Paulo, 1896 ; *la Protesta Umana*, Chicago 1902-1903 ; *I Quaderni della Libertà*, São Paulo, 1932.

3. Sa dernière réédition date de 1993 aux éditions BFS de Pise, à l'occasion du cinquanteaire de la mort de Rossi. Par ailleurs le texte a été republié en français dans la revue (*Dis*) *continuité. Vie nouvelle* (1), n° 28, octobre 2007, p. 35-67.

4. Alfred Sanftleben, *Utopie und Experiment. Studien und Berichten von Dr Giovanni Rossi (« Carđias ») nebst Artikeln von : Sestilio Rossi, Filippo Turati, Ettore Guindani, Luigi Molinari, Leonida Bissolati, C. Timmermann, Johann Most, Peter Kropotkin, A. Cappellaro, François Coppée, Georges Montorgueil, Rouxel, Jean Grave, Errico Malatesta. Gesammelt und übersetzt von Alfred Sanftleben (« Slovak »)*, Zürich, 1897. Réédition à Berlin par Karin Kramer Verlag en 1979.

5. En France aussi, toujours dans les années trente, E. Armand évoque « la fameuse colonie Cecilia » dans un texte sur les « Milieux de vie en commun et colonies », publié aux éditions de *l'En Dehors* en 1931, dont un extrait est disponible sur <http://raforum.apinc.org/bibliolib/HTML/Earmand-milieuxlibres.html>.

moment, et précisément dans le numéro de 1936 de la revue *I Quaderni della Libertà* de São Paulo, que naît la « légende ¹ » de la Cecilia, selon laquelle la colonie aurait bénéficié des largesses de l'empereur : à l'occasion du décès d'un anarchiste italien pilier de la presse anarchiste de langue italienne pendant des décennies, Alessandro Cerchiai, cette revue publie une lettre de lui qui remonte à 1934, dans laquelle il raconte la visite qu'il avait faite sur les lieux où s'était implantée la colonie et les rencontres qu'il avait eues avec d'anciens colons et leurs descendants. Ce sont leurs souvenirs, réélaborés par la nostalgie et transformés (inventés ?) par le temps, qui comme toujours fait son travail, que Cerchiai transmet et qui sont diffusés ². Le contenu de cette lettre est largement relayé par l'auteur brésilien Afonso Schmidt, dans son roman paru en 1942, *Colônia Cecília, uma aventura anarquista na América* ³. Schmidt a eu beaucoup de mal à recueillir des informations – et ce n'est pas faute d'avoir cherché – sur la colonie qu'il désire mieux connaître et faire connaître. Pour construire son roman, il s'appuie sur les quelques documents qu'il a pu lire ainsi que sur des témoignages, parfois fantaisistes ⁴ et, en bon romancier, ajoute des éléments romanesques que d'aucuns, quelques décennies plus tard, voudront lire comme des faits historiques.

Sur le Vieux Continent, on s'intéresse à la Cecilia dès les années quarante ⁵, mais c'est deux décennies plus tard, après 1968, que commence

1. Sur cette légende, voir notamment les ouvrages cités dans ma thèse, ainsi que les articles suivants : « Mise au point sur l'histoire de la colonie Cecilia », *les Langues Néo-latines*, Paris, premier trimestre 1993 et « La colonia Cecilia : fra leggenda e realtà », *Rivista storica dell'anarchismo*, Pise, juillet-décembre 1996.

2. La lettre de Cerchiai, et sa traduction française, sera bientôt disponible sur le blog <http://www.atelierdecreationlibertaire.com/blogs/anarchistes-italiens>.

3. *Colônia Cecília, uma aventura anarquista na América*, São Paulo, Anchieta Universidade, 1942, réédité en 1980 par l'éditeur Brasiliense de São Paulo sous le titre *Colônia Cecília, romance de uma experiência anarquista*.

4. Parmi ces témoignages fantaisistes, celui du *comendador* Francisco Pettinato, sur lequel on peut trouver quelques renseignements en ligne : <http://pettinato.hypermart.net/francesco.htm> (consulté en novembre 2005). Francesco Antonio Maria Pettinato, né à Rivello (Potenza) en 1898, devenu Francisco Pettinato après son arrivée au Brésil en 1922, artisan en fer forgé, « aimait beaucoup la lecture : il lisait beaucoup de journaux et de revues. [...] Il avait beaucoup d'amis et aimait raconter des anecdotes véridiques [sic] à ses clients. Il y avait parmi ceux-ci des médecins, des avocats et même des militaires. Tous s'asseyaient sur les banquettes en bois pour écouter ses histoires. » Afonso Schmidt a fait partie des auditeurs de ce Pettinato, dont la mère s'appelait Rossi, et qui a construit un lien de parenté avec le Rossi de la Cecilia.

5. Elle est l'objet d'un travail universitaire par Milena Perina, *Esperimenti cooperativistici di un ignorato riformatore italiano del secolo XIX : Giovanni Rossi*, Tesi di laurea, Facoltà di Economia e

la période dorée de l'historiographie de la Cecilia, aussi bien en France, qu'en Italie et au Brésil. Un ouvrage marquant paraît en 1971, celui d'un historien (?) brésilien, Newton Stadler de Sousa¹. L'ouvrage n'est pas important en soi mais parce qu'il a servi de relais entre les deux continents : il a en effet été utilisé comme référence pour de nombreux ouvrages qui ont suivi². Il est pourtant préférable de l'éviter pour une première approche car, tout en présentant un vernis scientifique et malgré la volonté affichée de l'auteur de ne révéler que la « vérité absolue », l'ouvrage reprend largement les propos du romancier Afonso Schmidt, souvent sans les citer, dans les passages qui tiennent au romanesque et au légendaire et non à l'historique. Il n'apporte donc rien de nouveau, à part quelques témoignages de personnes qui ont connu Rossi au Brésil, après la Cecilia, ou de descendants de colons. Plus importants sont les documents de première main publiés la même année, en Italie par Luisa Betri³ et au Brésil par Beatriz Pellizzetti⁴, ainsi que la notice consacrée à Giovanni Rossi dans le dictionnaire biographique du mouvement ouvrier italien de Franco Andreucci et Tommaso Detti⁵.

Toujours à la même période paraissent les deux premiers ouvrages vraiment essentiels sur l'expérience de la Cecilia : le chapitre de la *Storia d'Italia* (Einaudi) consacré par Robert Paris à « L'Italia fuori d'Italia⁶ »,

Commercio della Università di Firenze, sous la direction d'Armando Saporì, [1947 ?], dont on a des échos grâce à un article de Gigi Damiani, « Le colonie sperimentali. La colonia Cecilia di Giovanni Rossi », *Umanità Nova*, Rome, 8 février 1948. L'article est repris en traduction française par E. Armand dans *l'Unique*, mai-juin 1948.

1. Newton Stadler de Sousa, *O anarquismo da colônia Cecilia*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1971.

2. On sera frappé de voir les changements opérés par Pier Carlo Masini entre la première édition du premier tome de son histoire des anarchistes italiens, *Storia degli anarchici italiani. vol.1, Da Bakunin a Malatesta*, Milan, Rizzoli, 1969, et la seconde parue en 1974, dans laquelle il insère les « renseignements » tirés de l'ouvrage de Stadler de Souza.

3. Luisa Betri, *Cittadella e Cecilia : due esperimenti di colonia agricola socialista*, Milan, Edizioni del Gallo, 1971. Les documents, provenant d'archives privées, concernent pour la plupart Cittadella et non Cecilia.

4. Beatriz Pellizzetti, « Os papéis de Giovanni Rossi no Arquivo Ermembergo Pellizzetti », *Arquivo para a História do Brasil Meridional*, Universidade Federal do Paraná, 1971. Il s'agit de documents conservés par Ermembergo Pellizzetti, qui a connu Rossi en 1900. Les écrits de Rossi de cette époque concernent surtout l'agronomie et il y a très peu de choses sur la Cecilia.

5. Franco Andreucci, Tommaso Detti, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico 1853-1943*, Rome, Editori Riuniti, 1975-1978.

6. Robert Paris, « L'Italia fuori d'Italia », *Storia d'Italia, Dall'Unità a oggi*, Turin, Einaudi, 1975, p. 592-600.

dont une partie concerne les Italiens au Brésil et la Cecilia, et l'étude de Rosellina Gosi¹, qui s'enrichit également du témoignage qu'elle a recueilli, avec Luisa Betri, de la fille de Giovanni Rossi, Ebe².

L'après 68 et les années soixante-dix voient aussi naître plusieurs œuvres, notamment cinématographique et littéraire, portant sur la Cecilia. 1976 est l'année de la sortie du film de Jean-Louis Comolli qui, avec son équipe, retrouve toute la bibliographie sur le sujet³ et (malheureusement !) l'ouvrage de Stadler de Sousa. Plutôt que de donner raison aux sources directes, que l'on possède pourtant, c'est la version romancée que l'on suit – sans penser un seul instant qu'elle est romancée – et qu'on alimente d'ailleurs : l'empereur et Rossi, qui, selon Cerchiai, Schmidt puis Stadler de Sousa, n'avaient communiqué que par lettres, se rencontrent physiquement dans le film. Cela donne lieu à une scène magistrale : Rossi est musicien, nous disent Cerchiai, puis Schmidt ? La rencontre a donc lieu dans la loge de l'empereur à la Scala de Milan, où le noir du smoking des deux personnages se détache du fond rouge des fauteuils.

Pour le reste, le film rend bien compte des difficultés que rencontrent les colons de la Cecilia, aussi bien du point de vue matériel que relationnel. La lecture qui y est faite de l'expérience menée par Rossi est intéressante dans la mesure où elle nous éclaire sur le succès qu'a connu la Cecilia dans les années soixante-dix du XX^e siècle :

Je crois que ce qui m'avait vraiment accroché, c'est le fait que, parce que précisément son théoricien y était impliqué, cette expérience pouvait renvoyer directement à une certaine pratique, un type de gauchisme en Europe et en France. Donc pour moi le film avait un double référent historique. D'une part, Rossi, la Cecilia, ce mouvement anarchiste là. D'autre part, j'y voyais, à tort ou à raison, un certain rapport avec une problématique que je traversais ou que j'avais traversée, celle de l'intellectuel engagé, militant ou proche du militantisme, et ayant à se poser des questions sur son rapport aux masses, sur la façon dont les idées entrent dans le réel : disons les questions que les maoïstes pouvaient se poser à ce moment-là. Ces questions-là, je ne les trouvais pas dans

1. Rosellina Gosi, *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia anarchica Cecilia*, Milan, Moizzi, 1977.

2. Témoignage d'Ebe Rossi recueilli par Rosellina Gosi et Luisa Betri à Pise le 3 novembre 1974 et conservé à l'Istituto Ernesto De Martino.

3. Témoin de ce travail, l'ouvrage de Jean-Louis Comolli, *la Cecilia. Une commune anarchiste au Brésil en 1890. Dossier d'un film*, Daniel & Cie, 1976.

l'histoire de Rossi, bien sûr, mais j'y trouvais une situation qui pouvait renvoyer à celle que je vivais et qui pouvait aussi l'éclairer, qui pouvait donc constituer un débat¹.

La fortune de la Cecilia connaît une nouvelle envolée en 1979 avec la parution des souvenirs de Zélia Gattai², largement enrichis, en ce qui concerne l'arrivée à la Cecilia de la famille de son grand-père Francesco, par la lecture du roman de Schmidt, d'ailleurs réédité l'année suivante³. On peut dire qu'au Brésil, la Cecilia « s'institutionnalise » : elle devient le sujet d'une série télévisée (produite par la chaîne brésilienne Bandeirantes) et d'une pièce de théâtre⁴, celle-ci subventionnée par le gouvernement régional du Paraná.

Il est plus délicat d'avoir du recul pour la période récente et de voir se dessiner des cycles, mais il est certain que l'intérêt ne diminue pas, comme cela a pu être vérifié lors des débats organisés à partir de 2000, à l'occasion de la publication de l'ouvrage sur la Cecilia, déjà cité, par l'Atelier de création libertaire⁵. Les échanges survenus à ces occasions ont été particulièrement fructueux lorsqu'y participaient des personnes ayant vécu l'expérience des communautés dans les années soixante-dix du XX^e siècle et qui, comme Jean-Louis Comolli, retrouvaient, à travers la Cecilia, nombre de situations qu'elles avaient elles-mêmes vécues. Pour ces mêmes années 2000, on pourrait citer encore le documentaire

1. « Ce qui m'intéresse dans l'utopie, ce n'est pas de savoir si elle réussit ou si elle échoue », entretien avec Jean-Louis Comolli par Daniel Serceau, *20 ans d'utopie au cinéma. Cinémaction*, n° 25, 1985.

2. Zélia Gattai, *Anarquistas, graças a Deus*, Rio de Janeiro, Record, 1979, pour la traduction française, *Zélia*, Paris, Stock, 1982 et pour la traduction italienne, *Anarchici grazie a Dio*, Milan, Frassinelli, 1983. Sur ce témoignage, voir Isabelle Felici, « Anarchistes italiens au Brésil. Le parcours emblématique de Francesco Gattai », *Dialoghi*, vol. 5, n° 1/2, Rio de Janeiro, 2003, p. 51-58 et « Anarchici italiani in Brasile. Il percorso emblematico di Francesco Gattai », *Rivista storica dell'anarchismo*, Pise, juillet-décembre 2003, p. 59-64.

3. Zélia Gattai a peut-être utilisé aussi le paragraphe consacré à Rossi dans l'ouvrage d'Edgard Rodrigues, paru en portugais en 1984 (*Os anarquistas. Trabalhadores italianos no Brasil*, São Paulo, Global Editora) et en italien en 1985, *Lavoratori italiani in Brasile*, Casalvelino Scalo, Galzerano Editore, 1985. Rodrigues avait déjà écrit en 1969 *Socialismo e sindacalismo no Brasil. 1675-1913* (Rio de Janeiro, Laemmert), paru la même année que le livre de Newton Stadler de Sousa, mais qui a connu moins de retentissement. Là encore le roman d'Afonso Schmidt est utilisé comme source historique.

4. Renata Pallottini, *Teatro brasileiro. Colônia Cecília*, Porto Alegre, Editora tchê!, 1987. Les sources utilisées ne sont pas indiquées, mais on peut déduire du texte qu'il s'agit de journaux.

5. Des rencontres ont notamment eu lieu à Paris (Radio libertaire et librairie Publico), Marseille (CIRA), Toulon (Café-lecture), Lyon (librairie la Gryffe), Aubagne (association Ballon rouge), La Seyne sur mer (café-théâtre Constroy), Montpellier (la Comédie du livre).

réalisé en 2008 pour la télévision suisse par Adriano Zecca, parti enquêter sur les lieux mêmes et à Curitiba¹, sans parler des innombrables références qu'on peut trouver sur la toile².

Il n'est donc pas exagéré de dire que l'attrance, la fascination même, continue aujourd'hui encore pour cette expérience communautaire dont les multiples facettes et les multiples représentations font que chacun y trouve un écho de ses propres préoccupations, entre personnel et universel.

La Cecilia, fille du XIX^e siècle

Un autre paradoxe de la Cecilia tient dans le fait que tout en suscitant l'intérêt de façon régulière et intemporelle, comme on vient de le montrer, elle est très ancrée dans la réalité de son époque, dont il est impossible de faire abstraction si l'on veut avoir une vision juste de l'expérience. Ainsi, sur le plan théorique : Rossi est un scientifique, un grand lecteur très imprégné des évolutions qui marquent son époque. On peut le noter dans les plus infimes détails, par exemple dans les éditions successives de son roman *Un comune socialista*, où les objets utilisés par les ouvriers et les paysans de sa ville idéale changent en fonction des progrès techniques (présentés notamment à l'Exposition universelle de Paris en 1889). C'est ainsi que son approche expérimentale prend appui sur la démarche positiviste, qui a justement pour principe de s'appuyer sur l'expérience et l'observation afin de dégager des principes et qui « fait fureur » en cette fin de XIX^e siècle³. Mais il tire également des leçons de la scission qui se produit entre les

1. On pourrait évoquer Candido de Mello, descendant d'un membre de la Cecilia, qui publie une lecture suivie des textes de Rossi et des articles et ouvrages scientifiques parus à son sujet, le tout enrichi par les témoignages qu'il a recueillis. Candido De Mello Neto, *O anarquismo experimental de Giovanni Rossi*, Ponta Grossa, Paraná, Editora da Universidade Estadual de Ponta Grossa, 1996. Également des années quatre-vingt-dix du XX^e siècle, le documentaire de Victor Javier, où l'on voit notamment des descendants de membres de la Cecilia : Valêncio Xavier, *O pão negro : um episódio da Colônia Cecilia*, 1994.

2. Parmi les nombreux sites qui évoquent la Cecilia sur la toile, souvent avec la « version de l'empereur », citons celui de l'entreprise Cini, du nom d'Egizio Cini, membre de la Cecilia, installé à Curitiba où il a fondé un journal, *Il diritto*, et une fabrique de boissons aujourd'hui gérée par ses descendants. <http://www.cini.com.br>.

3. Tout en étant dans l'air du temps, Rossi en appelle aussi, comme le montrent les colonnes de son périodique *Lo Sperimentale*, aux expériences communautaires de toutes les époques, depuis l'Antiquité jusqu'aux expériences en cours, mais surtout à celles menées par Robert Owen et Charles Fourier au début du XIX^e siècle.

courants socialiste anarchiste et socialiste légalitaire, à laquelle il ne se résout jamais. Dans l'optique de réunir un jour tous les courants, il développe la théorie d'une troisième voie vers l'avènement au socialisme : le socialisme expérimental, qui est pour lui une autre forme de « propagande par le fait ».

La deuxième caractéristique de la Cecilia qui la rattache à son siècle, c'est son lien avec les phénomènes migratoires qui bouleversent alors l'Italie. Si elle est un épisode important de l'histoire de l'anarchisme, rapportée à l'histoire de la grande émigration italienne et du peuplement du Brésil, elle n'est plus qu'une anecdote. En effet, 1891, l'année où la colonie s'enrichit d'un grand nombre de colons (cent cinquante qui cependant repartiront presque tous au bout de trois mois), est l'année de plus forte émigration italienne vers le Brésil : plus de cent mille personnes pour cette seule année.

Si l'on observe le parcours mental de Giovanni Rossi au moment de son départ, on retrouve d'ailleurs le schéma traditionnel de l'émigré qui subit une déception, une désillusion, un échec. Son projet est impossible à réaliser dans son pays, il est donc mûr pour chercher un ailleurs plus accueillant. Le déclic intervient au moment où un ami, Achille Dondelli, déjà partie prenante dans les expériences communautaires italiennes, lui parle de la possibilité d'émigrer en Amérique du Sud. Rossi, toscan d'origine, est alors installé dans les provinces du nord de l'Italie (entre la Lombardie et la Vénétie), celles qui nourrissent le plus massivement les flux migratoires en cette fin de XIX^e siècle. En scientifique, Rossi se renseigne sur les conditions climatiques, la végétation, les cultures... et s'informe sur les modalités d'émigration. Le départ est précipité : si en décembre 1889, il parlait de « rejoindre les solitudes de l'Uruguay¹ », le 20 février 1890, avec quelques camarades, il est déjà à bord du *Città di Roma*, en partance pour Rio de Janeiro². Le choix du Brésil a été motivé par le fait que le voyage des émigrants était alors subventionné par l'État brésilien.

Le parcours d'émigration de Rossi est facile à suivre grâce au premier compte rendu qu'il rédige, un texte peu connu, sans doute parce qu'il a été publié hors des circuits anarchistes. Il n'y est d'ailleurs pas question

1. Lettre de Giovanni Rossi à Leonida Bissolati publiée dans *L'Eco del Popolo*, Crémone, 29-30 décembre 1889.

2. En témoigne le registre n° 40 de l'*Hospedaria da Ilha das flores*, l'hôtel des immigrants de Rio de Janeiro, conservé aux archives nationales de Rio de Janeiro.

d'anarchisme et il ne s'agit pas cette fois d'un texte politique. De ce point de vue, les propos de Rossi sont très édulcorés. Le mot « socialiste » ne figure qu'une seule fois, sans parler du mot « anarchiste », et ce n'est pas Rossi lui-même qui l'emploie :

Le médecin de Palmeira, le Dr Franco Grillo¹, est un Italien vaillant et bon, auquel la science doit être reconnaissante pour les informations et les collections qu'il a envoyées à la Société italienne de géographie et au Musée de sciences naturelles de Gênes. Cet homme au cœur d'or, qui est au Brésil depuis dix-sept ans, nous a ouvert la porte de sa maison comme à des amis, comme à des frères et nous a apporté une aide immense dans notre entreprise. Alors que nous le remercions, il a répondu : « Vous êtes pour moi des frères, parce que vous êtes les enfants de la même terre et de la même idée : en politique je suis républicain mais en économie, je suis socialiste. »

Contrairement au compte rendu de 1893, qui a connu le succès que l'on a vu, celui de 1891 n'a pas été republié². Il est certain que s'il avait été aussi accessible, pour les anarchistes et les historiens, que les autres textes de Rossi, l'historiographie de la Cecilia en aurait été changée et la « version de l'empereur » n'aurait jamais circulé, car la lecture en est fondamentale pour reconstruire la genèse de la Cecilia. Il est aussi probable que les anarchistes et les historiens ne s'y sont pas intéressés justement parce que ce n'était pas un écrit politique. Le directeur de la revue *La geografia per tutti*, qui accueille ce récit, Arcangelo Ghisleri, annonce un texte qui porte sur « les conditions réservées à nos émigrants et [sur] les possibilités climatiques, économiques et civiles quant à la fondation de colonies agricoles dans ces régions ». C'est en somme, un témoignage vécu, un véritable récit d'émigration, comme on en publie alors beaucoup³.

1. Il y a fort à parier que pour la publication du compte rendu de Rossi dans *la Geografia per tutti*, c'est ce médecin, Franco Grillo, qui a mis Rossi en contact avec Arcangelo Ghisleri, républicain comme lui et membre de la société italienne de géographie.

2. Le groupe de recherche CIRCE l'a toutefois proposé en prépublication : *la Colonia Cecilia, troisième chapitre de l'ouvrage de Giovanni Rossi, Un comune socialista*, 5^e édition, Livourne, Tip. E. Favillini, 1891, introduction et notes d'Isabelle Felici, CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1994.

3. Notons que l'immense succès du récit du voyage transatlantique d'Edmondo De Amicis sur un bateau transportant des émigrants vers l'Amérique du Sud remonte à 1889 : *Sull'Oceano*, maintenant disponible en français à la Petite bibliothèque Payot.

Le témoignage en lui-même est très complet, pour ne pas dire pointilleux, à l'image de son auteur. Rossi y donne en effet énormément de détails sur le voyage des pionniers, sur le choix de l'État du Paraná (alors que le projet était de rejoindre le Rio Grande do Sul) et sur les premiers jours d'existence de la Cecilia. Il adopte le point de vue d'un témoin – inspecteur de l'émigration ou journaliste – qui voyagerait avec les émigrants afin de rendre compte des conditions qui leur sont faites : qualité de l'accueil, démenti de certaines rumeurs (sur les dangers mortels, les bêtes féroces), qualité de la nourriture, dimensions des pièces où sont accueillis les émigrants, démarches à faire pour obtenir des terres à cultiver, etc. On a aussi des détails sur les terres qui sont attribuées aux colons de la Cecilia : « Une zone de 10 km², constituée de prairies et de bois, qui nous est réservée au prix moyen de 15 livres l'hectare, payables à crédit. »

L'objectif de ce premier bilan, établi, rappelons-le, après six mois seulement de vie à la Cecilia qui ne compte encore qu'une poignée de membres, est d'attirer de nouveaux colons, qui ne manquent pas d'arriver et qui connaissent alors les plus grandes difficultés.

C'est là la troisième caractéristique historique de la Cecilia : la vie de la communauté est entièrement liée aux conditions politiques et économiques du contexte dans lequel elle s'est établie. La situation est très instable, après l'avènement de la république en 1889 (l'année qui a précédé la venue des premiers colons) et quelques membres de la Cecilia, dont Rossi, finissent même par se retrouver impliqués dans des luttes armées entre factions adverses¹. Le contexte économique est lui aussi très difficile et l'on est bien loin de pouvoir aider financièrement le mouvement révolutionnaire en Europe grâce aux bénéfices que ferait la colonie, contrairement à ce qu'avait annoncé Rossi avant de partir. Les hommes de la colonie sont contraints d'aller travailler sur les chantiers du gouvernement contre un salaire qui leur permet d'acheter de la nourriture (du moins jusqu'en septembre 1892, date à laquelle ils perdent cet emploi). Rossi lui-même envisage d'accepter un emploi dans une pharmacie. Le compte rendu de 1893 contient d'innombrables détails sur les querelles, les départs mouvementés, les champs dévastés à cause d'un enclos mal construit, les jalousies entre

1. Les seuls éléments dont nous disposons sur ce sujet figurent dans une lettre de Rossi à ses frère et sœur.

les familles et les femmes. Mais il évoque aussi les moments de « bonne harmonie » et d'anarchie, qu'a connus la colonie après le départ des familles arrivées massivement :

Sur le plan physique, notre vie n'a toujours rien d'épicurien et il faut beaucoup d'énergie morale pour la supporter. Mais notre vie sociale, malgré de petits phénomènes d'atavisme, est sympathique et spontanée. Il n'y a rien d'idyllique, car l'animal homme est encore très rustre ; mais la propriété collective, le travail en association, la consommation en commun, la liberté d'action nous habituent et nous préparent, en pratique, à une harmonie sociale moins forte en contrastes¹.

Cependant, l'harmonie ne dure guère puisque, quelques mois à peine après ce témoignage, la colonie, qui compte alors une soixantaine de membres, retombe à vingt (en mai 1893). Mais à l'heure des bilans, le nombre de membres, la durée de leur séjour, le fait qu'aucun membre, même pas Rossi, n'ait suivi l'expérience du début à la fin, ne sont pas pris en compte. En effet, le raisonnement que fait Rossi, presque une argutie, est le suivant : un scientifique n'a pas besoin de refaire une expérience indéfiniment, ni de la faire durer dans le temps. Une fois que l'expérience est réalisée et que le fait est prouvé, c'est donc que l'hypothèse de départ est bonne. Cette hypothèse ne tenait pourtant pas compte d'une difficulté à laquelle a dû faire face la colonie : la disparité entre le nombre de femmes et d'hommes et la situation de désert sexuel à laquelle ont été confrontés tous les hommes non mariés de la colonie.

Quelle modernité ?

Cet aspect de la vie de la colonie nous permet d'aborder la question de la modernité de l'expérience, mais aussi de soulever un troisième paradoxe : la plus grande réalisation de la Cecilia, qui concerne les relations homme/femme, n'avait pas été conceptualisée au préalable,

1. Lettre de Giovanni Rossi du 8 janvier 1893, publiée sous le titre « In America. Colonia Socialista Cecilia » dans *l'Eco del Popolo*, journaliste socialiste de Crémone, le 12 février 1893.

comme le montre la confrontation entre le roman utopique de Rossi, *Un comune socialista*, et la deuxième partie du compte rendu de 1893, *Un episodio d'amore*.

Ces deux textes, écrits dans un siècle des plus misogynes, donnent une vision moderne de la femme qu'on retrouve rarement à l'époque (et plus tard), même chez les anarchistes. Le personnage féminin de *Un comune socialista*, une toute jeune fille prénommée Cecilia, a fait des études, est la maîtresse de ses pensées, tient des propos féministes et égalitaires, devient socialiste et convainc son frère propriétaire terrien à son idéal politique. C'est elle qui permet l'installation, sur les propriétés familiales, de la communauté sociale. Pour le personnage Cardias, l'*alter ego* de Rossi qui conservera toujours ce pseudonyme, elle représente l'idéal romantique et s'imbrique étroitement avec le projet communautaire, qui hérite de son prénom. Certes, elle a aussi des côtés très conventionnels : elle est d'une beauté aristocratique et finit par former avec Cardias une famille très traditionnelle, même si, grâce à l'organisation sociale, elle peut consacrer sa journée à des occupations utiles à la communauté au lieu de s'occuper uniquement de ses charmants enfants.

Or la réalité de la vie en communauté à la Cecilia, dans le contexte bien particulier que nous avons indiqué d'hommes célibataires en nombre à côté de familles constituées, conduit Rossi à détruire entièrement le modèle familial et le pousse à théoriser une nouvelle conception des relations homme/femme. Au modèle de la famille traditionnelle, il substitue celui de la famille polyandre qui s'est implanté à la Cecilia¹. Quant aux relations entre les deux sexes, elles prennent la forme du baiser amorphiste dont il expose les modalités dans *Un episodio d'amore alla colonia Cecilia* : « Le croisement multiple et simultané d'affections, désiré par tous et que personne ne craint. »

La modernité y prend la forme d'une exceptionnelle et totale liberté pour Adele (connue sous l'anagramme de son prénom, Elèda), l'unique femme de cette famille polyandre². Pas une ligne, pas un mot, sous la

1. Sur cette destruction opérée par Rossi, on pourra voir notre intervention, intitulée « La famille italienne et la colonie Cecilia. Histoire, réception, représentations », aux journées d'études *Migrations et intergénération. Représentations croisées de la famille dans les pays de culture latine (XX^e-XX^e siècles)*, Université Blaise Pascal de Clermont Ferrand, 8-9 février 2007 et 24-25 janvier 2008, actes à paraître.

2. *Un episodio d'amore alla colonia Cecilia* est rédigé par Rossi à partir du questionnaire auquel

plume de Rossi, aussi bien dans ses textes publics que dans ses textes privés, ne sont méprisants à l'égard des femmes ni à l'égard d'Adele, même lorsque, dans un premier temps, leurs chemins se séparent et que Rossi reste seul, loin de ses enfants. Adele/Elèda, porteuse d'une image particulièrement féconde pour l'évolution des mentalités, qui a contribué au renom de la Cecilia et à la fascination qu'elle exerce et a exercée, n'a rien en commun avec les images de la femme que colporte souvent la symbolique anarchiste classique, sur ce point peu inventive et très conventionnelle¹. Les exemples de réification de la femme ne sont pas rares, comme cette femme nue tenant une torche qui apparaît sur la couverture des brochures publiées par le périodique anarchiste italo-américain *L'Adunata dei Refrattari* dans les années trente du XX^e siècle. Dans la poésie anarchiste, les chants..., on retrouve cette même allégorie à laquelle s'ajoutent souvent la virginité et la pureté, parfois agrémentées d'une flamboyante chevelure².



L'autre élément de modernité qui nous apparaît dans l'expérience menée par Rossi, c'est la grande sincérité avec laquelle il en transmet les résultats. C'est là encore un ultime paradoxe, car on peut relever des divergences entre la réalité et ce qui ressort de ses écrits : trois hommes dans la famille polyandre au lieu des deux dans le compte rendu ; un bilan évolutif qui ne tient pas compte de tous les objectifs fixés initialement... Mais il s'agit d'écarts conjoncturels, jamais de mensonges, ni d'arrangements ou de compromis. C'est grâce à cette sincérité, perceptible aussi dans l'entêtement dont Rossi a fait preuve tout du long, qu'il a été crédible et convaincant, et que cent cinquante personnes ont été prêtes à tout quitter pour partager son rêve. Il serait

ont répondu Elèda et deux des hommes de la famille polyandre. On connaît l'existence du troisième grâce à la correspondance de Rossi avec Sanfleben.

1. Voir les figures féminines stéréotypées que, dans sa thèse, Caroline Granier fait ressortir de son corpus. « *Nous sommes des briseurs de formules* » *La réflexion des théoriciens anarchistes sur l'art*, Université de Paris 8, 2003, p. 421, également en ligne sur <http://raforum-apinc.org> et maintenant édité : *les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e siècle*, Œuvres, *Ressouvenances*, 2008.

2. On trouvera plusieurs exemples dans les textes de Pietro Gori, poésies, chansons ou théâtre, mais aussi dans les poésies de Gigi Damiani, auquel est consacré notre ouvrage *Poésie d'un rebelle*, publié par l'Atelier de création libertaire en 2009 (voir notamment p. 154-155). Voir aussi les propos de Pier Carlo Masini sur la femme symbolisant l'anarchie, rapportés dans le bulletin du CIRA de Lausanne n° 62, mai 2006.

injuste de le rendre responsable de la courte durée de l'expérience, des déceptions, bagarres, départs houleux, jalousies...

Le rêve a bien dû s'adapter à la réalité et Rossi en est ainsi arrivé à se poser une question qui sort de tous les cadres théoriques et politiques : le communautarisme est réalisable et praticable, « mais pourra-t-il rendre les hommes heureux¹ ? ». La question a sans doute encore lieu d'être soulevée aujourd'hui. De même, le cheminement de la communauté, entre personnel et universel, à la fois intemporel et totalement ancré dans son époque et son contexte, économique et politique, pourrait-il encore inspirer ceux qui auraient à cœur de se lancer dans de nouvelles expériences.

Isabelle Felici



De gauche à droite : Ronald Creagh, Isabelle Felici et Anne Steiner

1. Il s'exprime ainsi dans son récit utopique *Il Paraná nel XX secolo*.